

UNION...

Cela se passa en 1885.

Je pense que ma tante Julie mit une main active à ce mariage qui devait se révéler bien assorti et très heureux. Je n'y étais pas, vous le pensez bien, et je n'ai jamais eu la curiosité de demander comment un mariage se faisait à Toul à cette époque. Ce que je sais, pour l'avoir vu de mes yeux, c'est que la photo envoyée à l'heureux soupirant, représentait deux ravissantes demoiselles, oui, oui, deux : maman, 22 ans... et ma tante Marie, une jeunesse de dix-sept ans. Voilà ! pas même sur le papier, un fiancé ne se devait trouver seul avec sa belle. Elle ne lui écrivait pas non plus ; c'était grand'mère qui faisait la liaison, de son joli style si coulant et d'une correction traditionnelle dans la famille. Maman avait tout juste le droit de signer l'épistole, et je ne pense pas qu'elle y ajoutât de "grosses bises" comme nous ferions, nous autres du 20^e s. Je crois qu'ils se sont vus trois fois avant le grand jour... la tante Julie connaissait la famille très honorable du fiancé et le fiancé lui-même, cela devait donc suffire.

Ma grand'mère n'avait que huit ans de plus que son gendre et quand elle trottinait à son côté, chaperonnant sa fille, elle faisait deux pas quand, lui, en faisait un.

Comment était-elle tellement plus jeune ? C'est simple : Grand-père, à 26 ans avait épousé Maria L. pour ses dix-huit ans et elle disait à tout venant, 50 ans plus tard, qu'elle ne l'avait pas regretté un dixième de seconde. Et mon père avait trente-trois ans quand il se décida à convoler ; il n'était pas pressé ; dans l'armée cela se produit très souvent. Maman n'en avait que vingt-deux. Calculez !

Ma petite tante Marie se maria cinq ans plus tard avec un grand Michel brun, entrepreneur à Nancy. Les jolis plafonds à savantes moulures et à rosaces qui ornent la maison grand-paternelle que j'habite maintenant, sont de lui. Elle a de la classe cette maison du XVIII^e siècle, avec ses lambris ouvragés, ses plafonds très hauts, ses fenêtres en demi-cintre, si élevées que je n'arrive pas à laver la dernière vitre. Heureusement, ma "grande" amie Nadette, qui est de mon pays, mon conseil, mon adjuvante et ma confidente, est plus grande que moi ; elle y arrive, elle. Les maisons qui l'avoisinent et qui viennent, toutes les cinq, de ma grand'mère, fille unique, communiquent parfois par un escalier pratiqué dans un mur de quatre-vingts que je n'arrivais pas à laver la dernière vitre. Heureusement, ma "grande" amie Nadette, qui est de mon pays, mon conseil, mon adjuvance et ma confidente, est plus grande que moi, elle y arrive, elle. Les maisons qui l'avoisinent et qui viennent toutes les cinq, de ma grand'mère, fille unique, communiquent parfois par un escalier pratiqué dans un mur de quatre-vingt centimètres d'épaisseur. Dans le très vieux Toul, la rue du Murot a de la chance puisque d'en bas et tout du long, on aperçoit notre grandiose cathédrale...

J'ai pensé, le 10 février 1975, au remue-ménage, 90 ans plus tôt, dans cette immense pièce de six mètres cinquante de long. De cette pièce aux vastes proportions, j'ai fait un studio, ma chambre à coucher et un cabinet de toilette avec douche.

En passant, je tiens à vous faire admirer la puissance d'autorité de ma grand'mère. Quand le cortège de

mariage de sa fille se présenta au grand portail, le Suisse l'attendait sur le pied de guerre. Vous l'avez peut-être jadis connu ce Suisse qui précédait la quêteuse en frappant de grands coups de sa hallebarde sur le pavé. Aux grands jours, pour lui faire pendant, de l'autre côté de la grande allée, on voyait le Bedeau, coiffé d'une toque et vêtu d'un vaste manteau à la Florentine qui lui donnait beaucoup de cachet.

Donc, le Suisse attendait la noce devant le grand portail. Mais voilà que ma grand'mère s'aperçoit qu'il était tout en noir ; il y avait eu un enterrement et il avait gardé sa tenue pour le mariage. Ah ! mais non ! ma grand'mère ne l'entendait pas de cette oreille là, non qu'elle fût le moins du monde superstitieuse, mais n'est-ce-ve monsieur G. ... qui avait si fière allure avec sa forte carrure et ses "Allez changer d'uniforme, nous attendrons votre retour pour entrer". Et le Suisse reparut en rouge pour précéder, le long du grand tapis incarnat, grand'père avec, au bras, sa petite Jeanne, tout émue et rougissante de l'affront qu'on avait infligé à ce pauvre monsieur G. ... qui avait fière allure avec sa forte carrure et ses moustaches à la Vercingétorix. Ma grand'mère, la plus tendre et la meilleure des mamans, avait ses idées sur l'ordre établi...

Ma petite tante n'eut pas autant de bonheur que sa grande soeur qui lui confiait : "Nous sommes si heureux !" Elle revint quatre ans plus tard chez ses parents, veuve avec un bambin de vingt mois. Son mari, trempé de pluie (on ignorait l'imperméable) avait voulu, avant de changer de vêtement, régler ses ouvriers et avait contracté la terrible maladie qui, en 1894, ne pardonnait pas. Lisez "La grande amie" de Pierre l'Ermite, ouvrage couronné par l'Académie française, et vous serez édifié sur le sujet. A 28 ans, l'oncle Michel s'en allait, douloureux, n'osant même pas embrasser

son joli petit garçon, mon cousin Georges, qui devint vite notre quatrième frère et l'est encore aujourd'hui. A cause de lui, sa maman ne s'est jamais remariée et je puis pourtant vous assurer qu'elle était d'une beauté saisissante et que, du dire même de maman, plus de quarante soupirants se présentèrent à la rue du Murot pour solliciter sa jolie main. Je me souviens que l'un d'eux longtemps après, devenu par la suite proviseur du collège, semble avoir eu quelque chance.

Dans les promenades de Toul, vers le quartier "la Justice" (elles existent encore, tronquées quelque peu depuis), je servais de chaperon, qu'est-ce-que vous croyez ? Il m'avait acheté, le malin, un diabolo, le jeu qui faisait fureur alors, et moi, joueuse effrénée, je m'en payais à coeur joie de lancer la bobine en l'air en tendant la ficelle d'un coup sec et de la recueillir avec une incroyable dextérité d'un bout de la baguette, vingt ou trente fois de suite sans défaillance. Je me fichais pas mal des amoureux et s'il leur avait pris la fantaisie de s'embrasser une fois ou l'autre, je ne l'aurais même pas remarqué.

Mais celui-là s'évanouit comme les autres, capitulant devant le petit bonhomme que mon oncle Michel avait laissé en souvenir à la rue du Murot. Ma tante ne voulait se consacrer qu'à son fils.

Que je vous explique à présent -mais allez-vous me croire- pourquoi, vingt-cinq ans durant, mon père resta adjudant, au lieu d'accéder à quelque grade supérieur. Il était arrivé, en 1870, à pied, à 18 ans, par les bois, les prés, les rivières, de sa Lorraine natale, en se cachant avec quelques camarades qui, comme lui, ne voulaient pas servir l'Allemagne. Fallait-il qu'il aimât la France pour consentir un tel sacrifice ! Quitter sa mère, alors que son père était depuis longtemps décédé. Sa maman, qui l'avait cependant approuvé, ne s'en consola jamais. Lui

non plus, car je l'ai vu, à quatre-vingts ans, les larmes aux yeux, chaque fois que nous évoquions le nom de cette sainte femme. Étonnez-vous, après cela, que nous soyons tous, peu ou prou, chauvins dans la famille. Il avait fait son "tour de France" ce qui lui avait prodigieusement ouvert un esprit déjà curieux et avide de tout apprendre et de tout savoir. Voyez Edmond About "Le roman d'un brave homme". C'est tout à fait l'histoire de mon père qui s'arrêtait devant chaque ouvrier pour le regarder et le questionner. Je lui disais : "Papa, toi qui sais tout !"

Et puis, ensuite, il avait "rengagé". Mais n'étant passé par aucune Grande École, il ne lui était pas facile de "monter". Pourtant, ce bel artilleur était, à la veille de ses fiançailles, en passe de devenir "gardien de batterie", ce qui, je pense, du moins on me l'a affirmé, devait lui ouvrir les portes des grades supérieurs.

"OUI, MAIS" comme disait jadis notre Valéry national, pour épouser un officier, la demoiselle devait apporter une dot de trente mille francs 1885, ce qui équivaldrait à peu près à une quinzaine de millions de notre temps, en 1976, alors en 1985 !! Les officiers étaient, de par leur situation, astreints à une certaine représentation ; on donnait des bals, des fêtes, et seule, la dot de l'épouse le permettait. Qu'on jette la pierre, si on le peut logiquement. Maman, de famille pourtant assez bien posée, ne possédait que six mille francs (trois millions peut-être de notre monnaie actuelle). J'ai retrouvé dans de vieux papiers - ou l'ai-je rêvé ? - un parchemin où était stipulée la vente d'un cheval 3 F 50; mais la chose me paraît tellement invraisemblable en notre époque inflationniste que ne puis rien vous affirmer; j'ai perdu le papier dans le fatras des réclames que je reçois tous les jours, et mes souvenirs ont beau être extraordinairement vivaces, cela me semble exorbitant ; je

ne veux affirmer que ce dont je suis sûre à me laisser couper la tête. (J'ai fait la connaissance ces jours derniers d'une dame de 85 ans qui pourtant a confirmé ces informations).

En 1976

Jean E. n'hésita pas un instant. Il préféra épouser Jeanne R. et rester adjudant pendant toute sa carrière. Et je pense qu'il ne le regretta pas l'ombre d'une seconde. Ce fut le mariage le plus heureux et le plus béni, puisque la nichée ne comprit pas moins de six oiselets, avec chacun son violon d'Ingres, tous différents. Et du reste, un adjudant de 85, c'était "quelqu'un". Ces dames, à Angers, qu'ils habitèrent 17 ans, avaient, quand leurs maris y "factionnaient" des places au théâtre et faisaient toilette, je ne dis que ça !

Avouez que l'armée avait de singuliers statuts en ce temps-là. Cela a duré jusqu'à la "grande guerre", celle de 14, car je me rappelle que, lorsque déjà j'étais dans l'enseignement, en 1912, la soeur d'une collègue, couturière de son métier et qui gagnait largement sa vie, fut remarquée par un jeune sous-lieutenant. Il n'était alors plus interdit à un bel officier d'aimer une couturière et de l'épouser. Mais ensuite, la femme ne pouvait plus exercer son métier et ce fut pour eux la misère dorée au foyer. Je les ai perdus de vue et j'espère que la guerre aidant, les conjonctures leur furent favorables.

Il en arriva de même à un jeune homme que je connaissais bien puisqu'il était mon frère. Il avait passé plusieurs années au Prytanée de Billom ; le métier des armes, il avait cela dans le sang. Qui sait jusqu'où il serait allé, intelligent comme il l'était. Mais, trois fois de suite, il avait dû revenir à la maison avec une pleurésie qui avait brisé sa carrière. Pendant son service militaire, il lui fut offert de rengager, mais il avait fait, au hasard d'un voyage, la con-

naissance d'une institutrice. Le mariage fut décidé... adieu l'armée, une fois de plus. Un officier n'avait, en 1911, pas le droit d'épouser une institutrice. Croyez-le, je vous prie.

En 1914, lorsque, sur le champ de bataille, un officier tombait, il n'était pas rare de le voir remplacé, à l'instant même, par un sous-officier capable et brave ; et c'est ainsi que fut abrogé ce statut, peut-être injuste, peut-être seulement prudent.

Voilà, je vous parlerai longuement des coutumes du bon vieux temps et surtout dans ma Lorraine chérie ; il est encore tellement présent à mon esprit, que je puis vous crier en toute sincérité : "la vie passe très vite ; jeunes gens, jeunes filles, il ne faut pas la rater".

Il me semble que c'était hier que je courais dans les allées du jardin de mon grand-père, à la "Justice", avec mes tresses blondes et mes grands souliers jaunes. On y arrivait en passant, après la rue Joly, devant les casemates, puis sur les Promenades - le cours Poincaré d'aujourd'hui - Ces

promenades étaient très ombragées et offraient des bancs miséricordieux, que nos voitures ont chassés. Nous nous y asseyions grand-père et moi de temps en temps, pour qu'il puisse "souffler". J'arrêtais grand-père sur le pont pour voir couler l'eau dans les fossés et admirer sans réserve les remparts de Vauban que j'avais appris à connaître à l'école dès mon plus jeune âge, car j'étais une excellente élève et l'histoire me passionnait.

C'était la Porte de France, puis le bureau de l'octroi et les fameuses grandes promenades de "la Justice" avec leur gazon, leur petits sentiers, leurs nombreux bancs, leurs ombrages parfumés.

Au retour, souvent, grand-père s'arrêtait au bureau de l'octroi, où se trouve à présent le monument de la Résistance.

- "M. Paulin, j'ai un petit lapin"

- "Mais, grand-père, il ne le savait pas !"

- "Ah ! il faut être honnête !"

Et il donnait ses deux sous à son souriant ami.



Paulin illustre
Promenade dans les Remparts

Lucey... dans les premières années du siècle.

Deux ans et demi.

Nous habitons Lucey, à quelques kilomètres de Toul, où résident les Grand-parents ; et, chaque samedi, toute la famille part pour passer le dimanche avec eux. C'est du reste au numéro 22 de la rue du Murot que je suis née.

Mon artilleur de père est au fort ; nous, dans une énorme maison. Il y a de tout dans cette maison, même un poulailler, avec des poules dedans... beaucoup de poules. On mangeait des oeufs frais du jour et maman en vendait même au "cosson", à neuf sous la douzaine, et treize pour douze.

Un matin, je les ais vues, toutes, oui, toutes, les pattes en l'air, sans bouger. Ma paisible petite maman a soupiré. Elle n'était pas extravagante, ma petite maman, ni gémissante, ni démonstrative...

"Le choléra des poules" a-t-elle seulement dit. Je ne me rappelle de rien d'autre. On n'a plus jamais parlé des poules, mortes du choléra.

Ainsi se passaient les drames, dans la famille E.R. Mais jamais plus le "cosson" n'est venu ramasser les oeufs, les bons gros oeufs si frais à neuf sous la douzaine, et à treize pour douze.

Il y avait une grande buanderie, longue et large comme une salle de bal, avec une auge assez spacieuse pour y baigner un boeuf... Les murs de cette buanderie étaient d'un vert bouteille, tant elle était humide. Mais ce que je revois en l'évoquant, de façon aussi précise que si c'était aujourd'hui, c'est, sur l'un de ces murs, une énorme araignée noire, aux grosses pattes velues comme celles que l'on rencontre si souvent en automne, en

Poitou où j'ai habité plus tard. Un vrai scorpion en rupture de ban. Comment donc avait-il fait le long voyage ? De ma vie, de ma longue vie, puisque j'ai plus de 80 ans, je n'en ai plus revu de si grosses. Heureusement, maman était tout près de moi, sans cela, quelle peur j'aurais eue ! Mais, près de sa maman, peut-on avoir peur ?

La propriétaire de la maison se nommait madame Masson, une petite vieille longue, sèche et ridée, avec un bonnet blanc qui ressemblait à une "halète" et qui ne la quittait jamais. Je ne puis donc absolument pas dire la couleur de ses cheveux, ni même si elle en avait. Mais, par contre, je sais qu'elle nous aimait beaucoup et que nous l'adorions, c'est tout ce que je me rappelle sur elle. Une femme simple, sans histoire, qui n'en faisait pas non plus et n'en cherchait pas aux autres. Elle aimait beaucoup les locataires qui ne faisaient pas de bruit, malgré quatre enfants, payaient bien leur loyer et dont la maman ne disait jamais un seul mot méchant ni même soupçonneux sur son prochain. De ma vie, je n'ai jamais entendu maman critiquer personne. C'est rare des mamans comme ça, je pense. Oh ! elle avait bien d'autres qualités !

A la maison, vivait également une quatrième personne, l'ordonnance de papa. Oh ! la ! la ! celui-là, qu'il nous a donc fait rire. J'admirais, bouche-bée, sa manière d'astiquer les bottes de son adjudant... il crachait sur la brosse avant d'étendre le cirage avec des gestes très doux, presque tendres ; il me regardait, me souriait, me taquinait un peu... le temps de laisser sécher... et puis, en avant, comme cela se pratiquait en ce temps-là, la brosse à reluire entrait en action. Ah ! comme ça brillait, mes amis ; ça brillait tellement qu'il y faisait mirer ma jolie frimousse. Il était de Marseille, "mom'bom", avec un accent à faire frémir. Vais-je avoir

assez de talent pour rendre ceci, par exemple ? "Madame E., vous ne savez pas faire la soupe à l'ail ? - Non, ma foi ! - Pourrrr faire une soupe à l'ail (roulez les r) on prend de l'eau, une gousse d'ail, une rayée d'huile ... et voilà une soupppe à l'ail.

J'entends, comme si c'était hier, le joli éclat de rire tout ténu, tout discret, comme elle... et je revois le bon regard de notre jovial... j'ai oublié son prénom, mais on l'aimait beaucoup à la maison. Il était de la famille et il s'y plaisait tellement qu'en 1914, 15 ans après, il a fait des kilomètres et des kilomètres à pied pour venir nous revoir, de son lointain cantonnement. Il y avait alors deux petits enfants de plus à faire rire chez les E.

Pourquoi ne suis-je pas née à Lucey ? Oh ! c'est très simple. Mes grands-parents maternels habitaient Toul, dans cette rue du Murot où je suis revenue mourir. La maison voisine et quelques autres du quartier leur appartenant, nous y venions passer le "week-end" comme on dit de nos jours. Quoi de plus logique qu'une grand-maman dévouée comme l'était la mienne, ait souhaité présider à la mise au monde de la petite Suzanne, cinq livres $\frac{1}{2}$, pas maigrichonne pour autant, mais déjà un phénomène, puisque sa grande soeur avait huit ans à cette époque et le grand frère dix. Quelle joie dans le clan ! je dis cela tout gratuitement, mais il y a, sur la cheminée Louis XIV, chez mes grands-parents, la photographie de famille, Suzanne n'a que quelques mois et Marthe de ses huit ans la couve des yeux... Ma pauvre mère pouvait-elle augurer du monstre qu'elle avait porté dans ses flancs, qui deviendrait peut-être, sur ses vieux jours, "un monstre sacré" qui n'a rien fait comme tous le monde. Le fait qu'elle s'était fait attendre huit ans peut faire penser que cette petite fille fut choyée, gâtée, adulée. "Vois comme elle a les attaches fines" disait grand'mère avec orgueil.

"Viens voir aujourd'hui, grand'mère, la finesse de ces attaches !" Je ne sais pourquoi j'ai toujours été ainsi chou-choutée partout, aussi bien à l'école que dans les cliniques et dans la rue.

Quels étaient ces grands-parents maternels ? (les autres, hélas, je ne les ai jamais connus). Des grands-parents qui n'ont jamais été appelés ni pépère, ni mémère, ni pappy, ni mammy (maman avait horreur des diminutifs). Elle nous appelait Gabriel, Marthe, Suzanne, Maurice, René et la petite Anne-Marie, de vingt ans plus jeune que le grand-frère. Des grands-parents comme la terre en produit à peu près une paire par siècle, je pense. En or, qu'ils étaient, mes frères et soeurs vous diront tous, tous, que je ne mens pas.

1899

Il y a fête au fort. C'est la Sainte-Barbe, la fête des artilleurs. Pourquoi ? J'ai trois ans, je ne suis pas dans le secret des dieux. Depuis, j'aurais pu cent fois le demander, mais j'ai oublié et papa et maman sont partis maintenant, pour un monde meilleur. Je ne le saurai jamais et tant d'autres choses qu'il eût été si facile et agréable d'apprendre. Enfants qui me lisez, revenez sur votre petite enfance avec vos chers parents. Ils auront tellement de joie à rappeler pour vous ces beaux souvenirs, et ce sera si intéressant et émouvant plus tard, quand ils seront partis, de vous les rappeler vous-mêmes.

Les dames de ces messieurs, gallonnés ou non, sont invitées. Elles ont soigné leurs toilettes : chapeaux garnis de plumes, de fleurs ou d'oiseaux, longues robes froufrouantes, couleur gorge de pigeon ou tourterelle blessée, la grande mode, gants boutonnés très haut, petit bout de pied qui pointe à peine, mais si fin, si joli ! oh ! minijupe, qu'aurait-on dit de toi dans ma

petite enfance ? A cette époque, on distinguait très facilement une mère de sa fille. J'ai rencontré hier une "gamine" qui poussait un landau, sa petite soeur probablement. Mais non, elle portait une alliance, c'était bien une maman !

On a amené Suzanne, il fait sombre. Pas rassurant, je revois l'intérieur du fort comme si c'était aujourd'hui... il y a plus de 80 ans. Ce n'est pas gai à mes yeux ! Les hommes ont monté un théâtre. Le rideau se lève sur une assemblée de Peaux-rouges ; ils fument le calumet de la paix ; mais cette paix est soudain perturbée : "J'ai peur de la bête ! Je veux sortir !" Très rouge, maman m'a fait sortir. Je vous ai déjà dit que maman est une femme qui a horreur du bruit et des esclandres. Les fêtes du Fort ne verront plus sa petite fille, voilà tout.

Je ne croyais rien, tant que maman ne m'avait pas solennellement affirmé que les assertions des autres n'avaient rien de truqué.

Je me souviens, vers mes cinq ans, d'une scéance de catéchisme, d'où je revins les joues en feu, en proie à un trouble inexplicable.

"Maman, maman, dis... c'est vrai que tout le monde mourra ?" Tendue, anxieuse, les yeux rivés aux siens, j'attendais...

"Mais oui, ma petite fille... Tout le monde mourra..." La terre s'effondra sous moi... j'étais revenue, pleine d'un espoir fou. Certes, je savais que certaines personnes s'en allaient comme cela, un beau jour, mais, convaincue que ce n'était là que des exceptions, je comptais fort être du nombre de ceux qui ne partiraient pas. La soeur ne savait pas tout, comme ma petite maman qui allait bien vite rire, de son rire si discret qu'on l'entendait à peine, et me reconforter à jamais.

Et voilà que maman, en qui je ne pouvais pas ne pas fonder une foi intégrale, cette maman m'enlevait la grande illusion... Je me transformai en ruisseau...

A l'heure qu'il est, vous pouvez m'en croire, je serais rudement "embêtée" s'il me fallait rester sur cette terre alors que les autres s'en iraient... Pauvre Suzette de 5 ans ! Tu te croyais immortelle ! (A 5 ans, la vie est si belle !) A 80 ans, on bénit le ciel de ne l'être pas !

